

Adieu Gary
Vérités et utopies
Adieu Gary — France 2009, 75 minutes

Michel Euvrard

Numéro 263, novembre–décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Euvrard, M. (2009). Compte rendu de [Adieu Gary : vérités et utopies / *Adieu Gary* — France 2009, 75 minutes]. *Séquences*, (263), 32–32.

Adieu Gary

Vérités et utopies

Une usine et une cité ouvrière abandonnées dans la campagne, celles des ciments Lafarge, près de Viviers, en Ardèche méridionale. Elles témoignent du déclin de l'industrie traditionnelle et des utopies paternalistes du patronat du 19^e siècle. La cité, avec son église et sa maison du peuple, qui a compté jusqu'à 1200 habitants, n'en compte plus que quatre aujourd'hui. Nassim Amaouche y a logé le temps d'un tournage les personnages d'**Adieu Gary**.

MICHEL EUVRARD

Francis, au chômage (Jean-Pierre Bacri, dans son numéro de bougon au cœur tendre), s'obstine à réparer la machine sur laquelle il travaillait à l'usine. Ses fils sont vendeurs au supermarché. L'aîné, Samir (Yasmine Belmadi, mort dans un accident de la route à 33 ans, peu après le tournage), sort de prison où il purgeait une peine pour trafic de drogue, et est décidé à se « réinsérer »; le cadet, Icham (Mahmed Arezki), rêve de « retourner au bled », où par ailleurs il n'est jamais allé. Cette semaine-là, ils sont costumés en souris vertes pour faire la promotion de fromages. Il y a aussi Maria (Dominique Reymond, toujours émouvante), amie de Francis et mère de José (Alexandre Bonnini), un grand et gros adolescent qui passe son temps assis dehors dans l'attente du retour d'un père parti avant sa naissance, qu'il fantasme sous les traits de Gary Cooper; Nejma (Sabrina Ouazini), belle plante qui met fin à sa brève liaison avec Samir quand elle décide de « monter » à Paris; un nain en fauteuil roulant revendeur de drogue et un vieil Arabe. Ces deux-là et José, littéralement immobilisés, figurent un peu la situation de tous.

Amaouche réussit un dosage équilibré entre les éléments empruntés à la dure réalité et ceux qui la subliment;

Tout y est : chômage, emplois précaires, familles monoparentales, délinquance, drogue, déclin des valeurs et des institutions traditionnelles. Travail, sécurité, solidarité. Le syndicat. « Vous en avez eu un syndicat, vous... l'usine, elle a fermé pourtant », dira Icham à Francis. Le chacun-pour-soi, la perte de sens... **Adieu Gary** est, et Amaouche le revendique, « un film en prise directe sur la réalité sociale », qu'il pourrait légitimement présenter sous un jour très noir. Il a choisi cependant de « ne pas aller vers le naturalisme absolu, ne pas s'interdire quoi que ce soit au niveau formel parce que ses personnages sont issus du monde ouvrier. Les pros ont eux aussi droit aux projecteurs, aux travellings et au 35 mm ».

Amaouche réussit un dosage équilibré entre les éléments empruntés à la dure réalité et ceux qui la subliment; « les projecteurs, les travellings et le 35 mm » sont constitués ici par le site de cette cité ouvrière, qui évoque un décor de western, par le climat méridional — le soleil est un cache-misère —, par la discrète note comique apportée par Jean-Pierre Bacri, par la spontanéité des jeunes acteurs qui donne une vraie authenticité à la situation et au lieu, par la référence aux films du « réalisme poétique » français des années 30, plutôt la chaleur collective de Renoir dans **Le Crime de monsieur Lange** que la noirceur de Carné, (**Quai des brumes**, **Le Jour**



Des personnages suspendus dans une sorte de vide

se lève) ou de Duvivier (**La Belle Équipe**). Malgré tout, les corps exultent (Samir et Nejma), le tendresse éclot (Francis et Maria), et le film se conclut sur l'espoir qu'apporte l'arrivée dans la Cité blanche du « neveu d'Arezki », dont le talent de jongleur fascine les enfants soudain apparus, suivis d'hommes et de femmes qu'on n'avait pas vus avant, qui se mobilisent pour organiser des activités pour les enfants, transformer l'ancienne Maison du peuple en mosquée-lieu de réunion, pour remettre du collectif dans la vie quotidienne.

Les personnages sont suspendus dans une sorte de vide entre deux utopies : en amont, celle qu'ont rêvée, pour laquelle se sont battus les ouvriers de l'usine aujourd'hui fermée, celle à laquelle adhérerait Francis et dont il est nostalgique; en aval, un espoir, un rêve flou, par définition sans lieu précis (u-topie) ni présent, toujours ailleurs et à venir, le « bled » pour Icham, la « réinsertion » pour Samir, Paris pour Nejma, Gary (Cooper) pour José...

Aucun d'eux ne se rend compte que la Cité blanche qui les héberge, ce squat qui évoque une commune californienne des années 70, soleil compris, ce lieu un peu en marge de la vie réelle, pourrait être le cadre d'une utopie d'aujourd'hui. D'où l'ironie douce, la sympathie amusée qu'inspirent les personnages, une hésitation entre émotion et impatience, sur fond de dureté des temps.

■ France 2009, 75 minutes — **Réal.**: Nassim Amaouche — **Scén.**: Nassim Amaouche — **Images**: Samuel Collardey — **Mont.**: Julien La Cheray — **Mus.**: Le trio Joubran — **Int.**: Jean-Pierre Bacri (Francis), Yasmine Belmadi (Samir), Dominique Reymond (Maria) — **Prod.**: Jean-Pierre Andraca, Christian Bérard.